

Penser et vivre le risque

Isabelle Stengers, philosophe

La question du risque est à la fois une question très générale et une question posée assez singulièrement ces temps-ci, je dirais ces trente dernières années. Que l'éducation d'un jeune humain, d'un jeune groupe, soit prise dans des questions de risques, je crois que c'est assez facile à démontrer, et je ne vais pas le faire. L'idée que devenir un humain adulte dans un groupe est un trajet, et que ce trajet comporte des risques et des épreuves, on le sait et on le pense. Beaucoup de cultures ont cette singularité d'être des cultures du risque, c'est-à-dire une pensée de ce qu'un humain doit risquer pour devenir adulte. C'est peut-être par rapport à cette notion de culture du risque, de pensée du risque, que notre situation est curieuse dans sa généralité.

Pourquoi ? Parce que d'un côté, nous avons une espèce d'idéal d'éviter le risque, c'est-à-dire de mener les jeunes tranquillement, comme sur un bateau, dans la pure bonne volonté de dialogue général, vers l'état d'adulte. Nous avons une sorte d'idéal de non-risque, selon lequel le risque est dangereux et le danger devrait être évité. Tout petit humain devrait arri-

ver tranquillement et à bon port à la situation où il sera un adulte. De l'autre côté, on soumet ces jeunes générations à ce que j'appellerais « des risques éminents », mais que justement on ne cultive pas, puisque ces risques sont là, sur fond d'un idéal de non-risque. Parmi ces risques éminents, je vois l'ensemble des opérations sociales, socio-économiques, socio-politiques même, qui s'adressent à ces nouvelles générations comme



à des « jeunes », que ce soit la publicité, les sondages d'opinion... où l'on spéculer sur ce que les jeunes vont penser, vont désirer. De ce point de vue-là, nos sociétés ont pour caractéristique d'être le pays des risques anthropologiques qui ne sont ni pensés ni voulus, qui se font dans la non-pensée, dans l'évidence la plus bizarre de bonne volonté, ou du « il n'y a rien à faire ».

Y A-T-IL DE NOUVEAUX RISQUES AVEC INTERNET ?

Pour en revenir à Internet, je crois qu'il fait partie de ce risque imposé vécu sur le mode de la non-pensée, du « c'est bien normal, c'est un produit comme les autres, les enfants ont droit à... ». D'un certain point de vue, c'est pareil au reste, mais il y a là quelque chose de plus à penser. Avec Internet, une autre manière de se connecter, d'apprendre, d'être avec les autres, est en train de se produire.

Pour moi, Internet a le même type d'importance que l'imprimerie — mais cela va beaucoup plus vite. Avec l'imprimé, on a fait des tas de choses, depuis la pub que l'on reçoit dans sa boîte aux lettres, jusqu'aux livres, aux encyclopédies... Si on fait le bilan de tout ce que l'imprimerie a changé, on n'en finit plus. Par exemple, la notion d'auteur : celui qui écrit et publie devient un auteur dans un sens qui n'existait pas auparavant. Il a une certaine autorité, qui n'est pas celle des auteurs plus anciens, Aristote ou l'écriture sainte des autorités, au sens où on devait les commenter et non pas opposer un auteur à l'autre. Avec cette technique sociale qu'est l'imprimerie, il y a eu un bouleversement, y compris de notre sens des identités à nous-mêmes.

Avec Internet, ce sont de nouvelles mutations de ce genre qui se préparent. Notamment quant à l'auteur. Je crois que les auteurs seront collectifs, et qu'il faudra apprendre à se dire qu'Internet est une espèce de mixte entre l'écrit et l'espace public où tout le monde gueule dans son coin, mais où on peut écouter tout le monde. Aucun de nous, à mon avis, n'a la mesure de cela parce qu'il s'agit d'un véritable processus. Les enfants et les jeunes ont le droit vital de s'y aventurer parce que cela va être leur monde, beaucoup plus que le nôtre, parce que nous savons que cette génération va affronter et créer quelque chose dont nous n'avons aucune idée. Ils ont le droit de faire leurs armes, d'apprendre à explorer Internet. Cette idée-là me semble le point de départ de tout.

QUE FAIRE, D'UN POINT DE VUE ÉDUCATIF, FACE À CETTE NOUVELLE RÉALITÉ ?

Il devrait y avoir dès l'enseignement secondaire, et surtout universitaire, une culture du Net : retrouver son chemin dans un monde où tout le monde peut produire du montrable. Et du montrable qui, s'il est produit au Kamtchatka, peut m'arriver ici — *modulo* le langage, mais l'anglais va probablement gagner de ce point de vue — et dont je n'ai strictement aucune idée de la provenance.

L'esprit critique qu'on est censé apprendre usuellement doit donc être renouvelé pour devenir un esprit inventif, capable, pour chercher ce dont on a besoin, de trouver son chemin dans une jungle de productions multiples et variées. Ce sera probablement l'une des responsabilités des institutions de savoirs que de permettre aux gens de s'y retrouver. Et surtout, parce que c'est là la grande nouveauté d'Internet, de trouver ceux avec qui il est bon de penser.

Mettre des digues, des forteresses, dire « j'interdis, je suis inquiet, c'est mal », c'est mettre des digues contre une vague qui me semble être celle du futur. C'est un peu comme quand l'Église, pardonnez-moi, a édicté des jugements : ceci peut être lu, cela ne peut pas l'être, imprimatur, pas imprimatur... C'était une petite forteresse, une petite digue, par rapport à quelque chose qui devait la balayer. Au contraire, le non imprimatur rendait sulfureux des écrits qui auraient pu passer inaperçus.

La question, me semble-t-il, n'est pas de regarder tout de suite les risques immédiats, mais d'essayer d'aménager ce que cela signifie. Peut-être — mais je n'en sais rien parce que je ne suis pas pro-

phète et que nous avons affaire à quelque chose de nouveau dont il faut d'abord saluer et célébrer la nouveauté, le caractère inédit —, peut-être faut-il partir de l'idée que c'est la génération d'aujourd'hui qui va connaître le développement de cette chose, que c'est elle qui va être actrice de cet inédit. Et plutôt que de me situer en « moi je sais et je vais te dire de quoi il faut se méfier », alors que je ne sais rien, je me mettrais en position de « apprends-moi, c'est ton avenir et j'aimerais bien le partager, que tu m'y introduises. »

J'ai l'impression que c'est en écoutant ce qui se passe et en tentant éventuellement d'y réagir et de le scander, mais non en se posant en propriétaire du savoir, de ce qu'il faut et ne faut pas, qu'on est cohérent avec cette nouveauté qui transforme nos modes de vie et dont on ne voit que les prémices. Malheureusement, nous sommes dans une situation où nous n'avons pas tendance à prendre la mesure des vrais dangers auxquels on soumet les enfants et qui deviendront des dangers effectifs, et pas des risques, justement parce qu'ils sont vécus comme normaux, comme naturels.

Pour moi, la question est avant tout la liaison entre risque et pensée. Un risque pensé reste un risque, il y aura toujours des victimes. Mais au moins le risque en tant qu'il est pensé devient un risque civilisé. La question de savoir ce qui se produit dans l'épreuve peut être mis en mots. Cela n'est pas mis en situation de détresse intolérable.

